

Ce livre n'est pas un roman, ce n'est pas une chronique, ni un journal, ni de simples souvenirs¹. Ses pages furent écrites isolément sur des bouts de papier, sans la moindre intention de les réunir un jour dans un cahier. Une partie est restée dans un carton, une partie s'est perdue dans les bureaux de poste de différentes villes de France, sans espoir d'arriver à destination, peut-être détruite ou incendiée, une partie a traversé l'océan par les airs et été conservée entre des mains amies.

Je n'ai jamais voulu écrire un tel livre. Je serais infiniment heureux si un jour, en m'éveillant, je pouvais apprendre que je n'ai fait qu'un mauvais rêve, que nous continuons de vivre dans l'ancien monde, de l'ancienne vie paisible des simples gens, sans enrichir les historiens d'aucun matériau. Combien merveilleuse était l'époque où créer un livre exigeait une fiction artistique habile, un travail cérébral noble et gratifiant et le jeu de l'imagination ! Mais ce qui s'est produit a tué pour longtemps l'activité d'écrivain. Toute tentative d'invention littéraire est anéantie par la réalité et devenue sacrilège. Nous ne pouvons être que des chroniqueurs et préparer le matériau pour les générations futures d'écrivains. Eux, que le temps pacifiant séparera de notre époque, trouveront du beau et de l'héroïque dans ce qui nous semble n'être que bouillie sanglante et triomphe du mensonge. Ils acquerront le calme indispensable au travail et même l'impartialité dont nous sommes résolument incapables et qui, aujourd'hui, paraît un manque de principes et un crime. Et eux qui ne seront pas accablés par la chronique du jour ressentiront le besoin de la fiction qui embellit l'art, de la douce affabulation et du mensonge coloré. Nous autres, témoins de l'Histoire, sommes privés de ce bonheur de la création artistique.

L'auteur de ces lignes, ayant vécu trop d'événements mondiaux et de catastrophes personnelles liées à ceux-ci, a tenté de se cacher de l'Histoire avec un grand H dans le quotidien d'une paisible bourgade, mi-ville mi-village, au cœur même de la France ancestrale, d'abord pour y attendre la fin de l'orage, puis pour y rassembler dans ce livre les pages éparses de ses notes et impressions. Il ne doit pas penser à l'harmonie de ce livre, créé de façon aussi aléatoire, et il laisse tel quel ce qui fut écrit à la hâte, avec un bout de crayon, dans le chaos des jours, dans l'insomnie des nuits, sur les routes, parfois dans l'irréalité de la vie, parfois dans l'attente de la mort, et même en la désirant ardemment. Il ne retranche pas ce qui est personnel, qui était révélateur du désastre général et pouvait servir de flèche au baromètre de son état d'esprit et de celui des autres. Et ce n'est que dans les périodes de relative tranquillité qu'il permet à sa pensée de dresser des bilans et de rechercher le durable et le séculaire dans la course du temps et l'environnement où il a trouvé refuge.

Ce livre n'est pas terminé – de tels livres ne peuvent avoir ni fin, ni début. Des pages isolées ont été arrachées du calendrier et cousues ensemble. Le présent, que l'auteur ne peut prévoir, détruit déjà sans doute le sens et l'intérêt de nombreuses notes. Tel est le sort de tout ce qui est authentique, tel l'est aussi, d'ailleurs, celui de la fiction littéraire, qui a également sa propre échéance. Et aucune ruse ne conjurera ce sort. *Habent sua fata libelli* [« Les livres ont leur destin »].

Dans la bourgade paisible de France où sont écrites ces lignes règnent la paix et la tranquillité d'une existence stable. Le froid hivernal a figé la terre qui se repose et qu'attend un nouveau labeur au printemps. Ce qui se passe dans le monde ne parvient ici qu'à la façon d'un lointain écho. Du bois de pin crépite dans le poêle. L'avenir est inconnu. Le présent – simple et ordinaire. Mes pages sans prétention sont consacrées au passé récent.

Chabris, fin 1940.

Cette nuit, je suis sorti sur le perron, j'ai vu devant moi l'étoile Polaire et, pour la première fois, j'ai identifié précisément de quel côté était Paris par rapport à nous. Avant, les directions se confondaient car les détonations semblaient venir de toutes parts. Lorsque l'orage de la guerre s'est abattu sur notre bourgade, Paris a pour un temps cessé d'exister, il a rejoint le passé historique. Nous l'avons désormais retrouvé sur la carte de réminiscences millénaires.

Nous avons passé mille années à la périphérie d'une minuscule bourgade au bord du Cher, à la base du triangle formé au confluent de la Loire, dans le centre de la France. Ce millénaire a débuté non pas ici, mais à deux cents kilomètres au nord, juste à côté de Paris, d'où nous avons été emportés par un flot de personnes, de wagons, d'automobiles et de terreur animale. Cela est arrivé, semble-t-il, le 11 juin et a duré, selon l'ancienne façon des hommes de compter, deux semaines jusqu'à ce jour. Dans cette fuite soudaine et précipitée, avec de petites valises à main et des provisions pour deux jours, nous n'avons pas pris de calendrier. Aujourd'hui, j'ai écrit les noms et les numéros des jours du mois sur une feuille de papier bleue, car cela peut être utile dans une nouvelle ère d'existence ; je barrerai jour après jour tant que le reste de ma vie ne sera pas encore barré. Cependant, aucune évidence des nombres ne me convaincra qu'il ne s'est pas produit un saut de mille ans dans le cours des destinées. Des siècles en avant ou des siècles en arrière, cela ne fait pas de différence : un millénaire a été vécu.

Il est si pauvre d'expériences spirituelles, ou plutôt, ces expériences sont si insignifiantes qu'on a honte d'en parler. Une petite histoire d'âmes roulées en boule. Tout aussi insignifiants

sont les événements ayant conduit ces âmes à cet état humiliant. Cela ne saurait être le sujet non seulement d'un livre, mais même d'un récit passable. J'écris seulement parce que j'ai vécu toute ma vie la plume à la main, complétant la réalité par la fiction. Je forçais des personnes qui n'avaient jamais existé à penser et à agir, m'étonnant de leur obéissance, sans me demander pourquoi je faisais cela. À présent, dans le monde bouleversé, je ne peux plus imaginer une autre occupation, bien que je sache qu'elle a perdu tout sens, si tant est qu'elle en eût un jour. J'entends des voix d'enfants et d'adultes, mais il est possible que ce soit aussi une fiction. Toutes les facettes du réel sont effacées par un sentiment d'angoisse immense, inéluctable. Les Italiens ont une expression, *stanchi di vivere* [« fatigués de vivre »], mais c'est ainsi qu'ils parlent des morts, de façon polie et intime. Nous, apparemment, sommes vivants, seulement nous avons vieilli de mille ans.

Aucun récit cohérent n'est possible pour moi. Mais j'ai tenu une sorte de journal, enregistrant mes impressions non pas du jour mais presque de la demi-heure, à n'importe quel moment de silence ou de brusque violation de celui-ci, à chaque minute d'in vraisemblance de la vie. Seules quelques-unes de ces pages sont restées avec moi. Lorsqu'il s'en était amassé suffisamment pour une lettre avec un seul timbre pour l'étranger, je les scellais dans une enveloppe et inscrivais l'adresse de mes amis les plus éloignés², qui vivaient en Amérique du Nord, et je déposais la lettre à la poste. Il me semblait absurde de conserver avec moi ces bouts de papier écrits au crayon alors que la vie pouvait s'interrompre à tout moment. Je ne les envoyais pas pour qu'ils soient conservés mais comme un possible salut d'adieu. C'était exagéré, mais nous vivions dans une atmosphère de mort, serrés de près par elle. On ne peut exiger des simples gens ordinaires une maîtrise de soi héroïque ni même de rester sereins sous un ciel menaçant et bourdonnant.

Ne croyant plus en la vie, nous continuions, par inertie, à croire en la poste. Aujourd'hui, je sais que ces notes fragmentaires sont restées quelque part dans les entrepôts des bureaux

de poste et que seul un petit nombre est parvenu à destination. « Bien sûr que la poste sera rétablie », avait dit la demoiselle à qui les gens confiaient leurs secrets et leurs valeurs. Cette demoiselle, dont la tête était habituellement encadrée par le guichet de poste, perdit soudainement sa physionomie de portrait et se mit à apparaître dans les rues de la bourgade : elle n'avait rien à faire. Cependant, elle avait gardé foi dans les lois de la communication entre les hommes. Il est possible qu'elle continue de croire à l'existence de l'Europe et de ses différents pays, classés par ordre alphabétique ; même l'Amérique en trois lettres, USA, est réelle pour elle. Mais pour moi, les notes qui lui furent confiées ont explosé dans les airs et se sont dispersées dans un champ, comme le shrapnel qui nous poussa à fuir dans une petite forêt près de la voie de chemin de fer. C'est pourquoi il m'est difficile de rétablir l'ordre des heures et des jours – mais cela n'a guère d'importance. Dans ce qui est resté, seule une courte note m'a semblé précieuse ; c'est une phrase tracée d'une écriture peu lisible, peut-être la nuit, à l'aveugle, dans l'obscurité complète : « Non, c'est seulement une porte qui a claqué. »

Lorsque l'on tend perpétuellement l'oreille, suspendu dans une attente perpétuelle, le bruit d'une porte qui claque brusquement est semblable à l'explosion lointaine d'une bombe.

•

À côté de Paris, dans une bourgade nommée en l'honneur de la patronne de la capitale française, sainte Geneviève. Selon la légende, elle aurait vécu ici dans une grotte, au milieu d'une épaisse forêt. La grotte est demeurée intacte, bien que sa maçonnerie de pierre n'évoque pas une grande ancienneté ; la forêt a été abattue.

Notre jardin se trouve non loin de la grotte. Les roses que j'y ai fait pousser à partir de boutures ont tout juste commencé à fleurir, luxuriantes. C'est le plus grand miracle de créer une plante vivante à partir d'un tronçon et d'observer sa croissance. Le groseillier à grappes commence à se colorer de rouge, le

groseillier à maquereaux se remplit de sève, et le jardin prépare des réserves d'ombre dense pour la canicule estivale. Je regarde la terre pour ne pas lever les yeux vers le ciel où vrombissent des avions. Et tous, nous nous efforçons d'oublier qu'un orage arrive sur nous par le nord.

Nous pourrions nous être déjà habitués aux rafales lointaines des canons antiaériens, mais s'habituer à cela est impossible. Nous sommes des gens ordinaires ; il n'y a en nous ni bellicisme, ni confiance heureuse. Nous avons plus d'une fois été réveillés la nuit par les bruits de pas de fonte sur les aérodromes situés non loin de chez nous, et nous avons appris à faire la différence entre une explosion de bombe et un tir de canon antiaérien. En ces nuits, des unités françaises motorisées se ruent sur les routes en direction de Paris. Nous feignons de dormir paisiblement, mais ce n'est pas vrai : nous sommes tendus dans l'écoute et l'attente.

Le matin : journal et radio. Le journal pense que nous sommes en 1914 et indique les étapes à venir. Il a un quart de siècle de retard. La radio française commence par une phrase musicale, un passage de *La Marseillaise* : « *Aux armes, citoyens !** », les sons les plus tragiques de toute la guerre. La phrase est répétée indéfiniment, jusqu'à ce que, finalement, le speaker, après s'être raclé la gorge, donne à sa voix l'entrain nécessaire. Nous ne croyons plus depuis longtemps au calme factice de l'antenne et nous insérons entre les mots nos ajouts alarmants. Dans la boîte de l'appareil, on chuchote, on complot, on se coupe la parole. Le speaker s'essuie le front avec un mouchoir à carreaux. Un Italien surgit et s'efforce d'être neutre. Voix forte et retentissante d'un Anglais qui n'a aucun doute. Le soir, une femme russe à la diction moscovite nous expliquera tout sur un ton raisonnable, d'une voix de pédagogue : l'Europe dépérit, en Russie tous les hommes sont heureux et s'aiment les uns les autres. En outre, ils aiment les Polonais et les Ruthènes, qui leur rendent la pareille³.

* Les mots ou passages en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.D.T.)

Le speaker s'humidifie la gorge avec un sirop sucré pour avoir une voix plus sonore.

Le globe terrestre baigne dans une solution de mensonge. Si la vérité venait à retentir d'où que ce soit, cela produirait une dissonance épouvantable et personne n'y croirait. Le langage du monde doit être partout le même, sans quoi les gens cesseraient de se comprendre.

La grotte de Sainte-Geneviève se situe en dessous du niveau de la route. Sur le bord, au-dessus, se dresse une guinguette de second ordre. M^{me} Suzanne, une femme encore jeune mais aux cheveux gris et au visage cramoyisé par l'alcool, rentre de la guinguette d'un pas gaillard de soldat. Elle a toujours bu, à présent elle boit par principe. Elle me dit : « *Il faut avoir du courage, monsieur !** »

Elle a trouvé un moyen de chasser hors d'elle la peur animale. Le chemin du salut lui est connu. Il est difficile d'imaginer une femme plus convaincue.

À mon approche, un chien nommé Taki court jusqu'au portillon grillagé du voisin d'un pas pressé mais sans démesure. Il remue la queue car il sait qu'il va recevoir une friandise. Il reçoit les cadeaux avec dignité mais ne soutient pas l'attitude et avale goulûment le morceau. La guerre des hommes ne l'intéresse pas.

Tout est comme d'habitude. Le printemps est magnifique. Impossible de s'abandonner un instant. Une rangée de cageots de terre est semée de graines de fleurs, mais pour quoi, je l'ignore. On a toujours fait ainsi, afin qu'à l'été et à l'automne, le jardin soit beau et odoriférant. Cette année, je ne crois pas aux fleurs : il n'y en aura pas, ou bien je ne les verrai pas.

Il y a deux nouveaux rosiers : un rose, *La France**, et un blanc comme neige, jadis nommé *Frau Karl Druschi*⁴. Nous avons rebaptisé le dernier *Blanche-Neige**; il est abondamment couvert de boutons en train de s'épanouir, tandis que *La France* est fané et refuse de fleurir. Hasard qui semble être un présage. Je prodigue tous mes soins à ce rosier, mais sans certitude qu'il puisse être sauvé et se remettre.